

La Terrasse de la Tranquillité au-dessus des Contingences

Hervé Dumez

Les mandarins étaient recrutés sur concours, dont l'épreuve principale était une dissertation suivie d'un oral. L'examineur, se caressant la barbe, s'interrogeait :

« Vous avez écrit dans votre dissertation : “à l'époque de l'empereur Yao, Gao Tao était en charge de la justice ; alors qu'il allait procéder à une exécution, et qu'il avait par trois fois prononcé : ‘Qu'on le tue !’, par trois fois l'empereur Yao dit : ‘Qu'on le libère !’.” De quel classique cette anecdote est-elle extraite ? »

Le candidat s'inclina, ce qui lui donna le temps de prendre une contenance, mais il n'y eut qu'un très bref instant de silence.

« Je l'ai inventée », fut sa réponse.

Le professeur ne sut quoi admirer le plus, de l'aplomb du candidat à l'écrit, de sa franchise à l'oral, ou de la finesse de son analyse. Il se dit que le ministre serait plus à même de porter un jugement. Il savait que la copie du candidat était apparue à ce dernier, de loin, comme la meilleure de toutes. Ouang Xiu ne manqua pas, bien évidemment, de poser la même question. Cette fois, Su Shi répondit :

« Autrefois, lorsque Cao Cao donna à son fils la femme de Yuan Shao, qu'il venait de tuer, Kong Rong lui dit : “L'empereur Wen, après avoir attaqué l'empereur Zhou, donna à son frère la concubine Danji de l'empereur défunt. – Dans quel classique avez-vous lu cela ? lui demanda Cao Cao. – C'est en me fondant sur ce qui s'est passé aujourd'hui que je le conjecture.” Ce que j'ai écrit sur l'empereur Yao et son ministre de la Justice relève de la même sorte de conjecture. »

Changeant de visage, le ministre s'exclama :

« Celui-ci appartient à la même sorte d'hommes que moi ; il est différent des autres. Je suis vieux et je vais me retirer ; à lui, je peux confier ma mission. »

Fleurs rouges, Qi Báishí



Que le candidat ait pu imaginer une anecdote venant à l'appui de sa thèse, l'avouer franchement, puis ne pas hésiter à en imaginer une autre, cette fois à l'appui de son audace, montrant que le passé devait servir le présent et non l'obérer, le remplit de bonheur. Su Shi s'inclina profondément, à plusieurs reprises :

« *Vous exagérez ; mais bien que je sache que vous exagérez, je n'oserai pas ne pas y voir un encouragement.* »

*
**

Admis donc au concours, le nouveau fonctionnaire commença sa carrière en province. À Fengxiang, les gens s'angoissaient : la sécheresse menaçait les récoltes et la famine était proche. Su Shi, lui, se construisait un pavillon. Il faisait creuser un étang et y planter des arbres pour en faire un lieu de méditation et de repos. On pria, la pluie vint et sauva la région : « *Les fonctionnaires s'en félicitèrent dans leurs bureaux, les marchands chantèrent sur les marchés, et les paysans dans les champs furent ravis. Les soucis se transformaient en joie, les maladies en guérison.* » Su Shi nota qu'aux temps anciens, on prenait soin de nommer les joies et les plaisirs, afin d'en garder le souvenir. Il décida d'appeler son lieu de détente, achevé au moment où l'averse bienfaisante s'était manifestée, le Pavillon du Plaisir de la Pluie. « *Les occasions de se réjouir, qu'elles soient grandes ou petites, on les marque pour n'en oublier aucune.* »

*
**

À trente ans à peine, comme tout le laissait présager depuis sa réussite aux examens, il fut nommé à la capitale, au bureau de l'Histoire, lui qui n'avait pas hésité à la déformer pour lui faire dire ce qu'il désirait qu'elle montrât. Mais son père mourut bientôt et il dut se retirer durant trois ans pour marquer le deuil, comme la tradition l'imposait. Lorsqu'il revint, les réformateurs avaient pris le pouvoir. Leurs intentions étaient bonnes, il ne les contestait pas, mais il anticipait des effets négatifs pour le peuple. Il eut le courage d'affirmer ses opinions. « *Quand un homme de bien veut s'acquérir des mérites hors du commun,* » avait-il écrit, « *il ne doit pas faire de plans pour se protéger lui-même.* » Il n'eut pourtant pas le courage de démissionner et demanda à être nommé juge à Hangzhou.

Il passa par Ruyin où son protecteur était en poste. « *Votre départ, lui dit ce dernier, est en harmonie avec ce que je ressens : celui qui est mu par l'intérêt personnel n'est pas mon disciple.* » Su Shi s'inclina et partit rejoindre son poste. Ouyang Xiu mourut peu après.

*
**

Le nouveau magistrat affecta de supporter sa relégation en province d'un cœur égal et fit restaurer une terrasse au bout de son jardin, qui donnait sur la rivière et les montagnes. En été, il y trouvait le frais ; en hiver, un air clair et pur. Son jeune frère, pour qui il eut toute sa vie une affection profonde, remarqua : « *Comme je vois que, où que tu ailles, tu es heureux, c'est sans doute que tu erres à l'extérieur des choses.* »

Il suggéra d'appeler ce refuge : La Terrasse de la Tranquillité au-dessus des Contingences.

Su Shi pouvait bien donner le change et écrire : « *L'homme de bien est tout à fait conscient de sa propre valeur et ce n'est que si personne ne sait l'utiliser qu'il se retire sans regret* », quels que fussent ses efforts, le goût et le regret du pouvoir l'habitaient.



Dans un de ses poèmes d'exil, il dit que toute sa vie, il parla trop. Du fond de sa relégation, il ne résista pas à la tentation d'écrire des vers satiriques sur les nouveaux maîtres de l'empire et cette fois on le jeta en prison, où il resta cent jours. Il n'eut toujours pas le courage de démissionner et on le reléqua suppléant au service des eaux de Huangzhou. Lui qui avait joui de l'autorité et des honneurs, se trouva sans responsabilité, avec un revenu de survie. Il s'installa dans une cabane sur un coteau, de l'autre côté du fleuve, et décida d'abandonner son patronyme, devenant Su Dongpo, Su « pente à l'est », du nom du lieu-dit où il se fixa.

*On m'a foulé au pied
J'ai refusé de haïr
On m'a trainé dans la boue
J'ai refusé de haïr
On m'a accroché une pancarte au cou
J'ai refusé de haïr
Je lutte pour pouvoir écrire mon dernier mot
sur la porte d'un horizon lointain*



Il tentait de se convaincre. « *J'ai posé ma canne et j'ai souri : que sont échecs et réussites ? Mon fils Guo m'a demandé pourquoi je riais ; je devais rire tout seul.* »

Il cherchait à saisir les plus simples plaisirs. Un soir que la lune était entrée silencieusement dans sa petite maison, l'éveillant de sa tendre clarté, il se leva et se rendit jusqu'au monastère du Lien avec le Ciel. Zhang Huimin, le bonze son ami, s'était lui aussi laissé réveiller par la lumière argentée. Ils se promenèrent tous deux, admirant l'ombre étrange des bambous et des pins sur le sol. « *Quelle nuit est sans lune ? Quel est le lieu sans bambous et sans pins ? Mais rares sont les flâneurs comme nous deux.* »

Il s'adonnait aussi à l'invention de nouvelles manières de fabriquer de l'alcool, rendant malades tous ceux qui avaient le malheur de goûter ses essais. Il eut la main plus heureuse en cuisine en perfectionnant une recette de porc braisé et fondant qui nous régale toujours et porte son nom.

Surtout, il peignait et écrivait. « *Parmi tout ce qui peut donner du plaisir, qui suffit pour régouir sans pour autant ennuyer, rien ne vaut la calligraphie ou la peinture.* » Son admiration allait à Tao Yuanming, l'auteur de la *Biographie des regrets éternels*, qui avait brillamment passé ses examens, était devenu fonctionnaire, n'avait apprécié ses fonctions que par la



*L'oiseau noir,
Bada Shanren*

petite quantité de riz à laquelle il avait droit et qu'il distillait pour en faire de l'alcool, qui avait rapidement renoncé à toute charge pour devenir poète : « *Il n'a pas écrit beaucoup de poèmes, mais ils sont simples et empreints de beauté, à la fois dépouillés et travaillés.* »

« *Être une grotte vide, sans plus d'incertitudes* », voilà ce à quoi il aspirait et ne parvenait pas. Il connaissait ses faiblesses : « *Je me retirais dans mes pensées et cherchais un moyen de repartir à zéro. En revenant en arrière, je considérais les idées que j'avais soulevées et mes actions qui n'étaient pas en accord avec le Tao. Ce n'est pas seulement d'aujourd'hui que datent de telles fautes en moi. Que je veuille en corriger une et, je le crains, j'en commets une autre. Je me suis aperçu que j'étais bien souvent incapable de*

m'attaquer à mes erreurs et de changer de comportement. Le Tao, me dis-je en soupirant, ne suffit pas à maîtriser notre énergie, notre nature ne suffit pas à vaincre nos habitudes. Au lieu de les déraciner, on ne fait que couper le bout des mauvaises herbes. Même si aujourd'hui je me corrige, plus tard je recommettrai les mêmes maladresses. Peut-être pourrais-je rejoindre sincèrement la communauté bouddhique et demander à m'en laver entièrement. »

Jamais pourtant il ne rejoignit cette communauté à laquelle il se sentait attaché par le souvenir ému de sa mère, qui ne voulait pas que l'on fit du mal aux oiseaux et qui faisait régner la paix et le bonheur autour d'elle par la pureté et la droiture de ses intentions. Au détour d'un vers, il fait une allusion discrète à une anecdote du *Huainan Zi*, le grand classique du temps des Han. Un vieillard n'avait qu'une jument : elle disparaît et il pleure ; mais elle revient quelques jours après accompagnée d'un superbe étalon ; son fils tente de monter le nouveau venu, il est jeté à bas et se casse la jambe ; mais sa jambe cassée le fait échapper à la conscription... De chaque malheur peut naître un bien, un nouvel élan.

*Le sage ferme les yeux dans la contemplation.
Son esprit se fait lac immobile et profond
Et dans la réflexion de ce miroir des eaux,
Il sait que tout n'est rien
Qu'un rêve rêvé en vain.*

La vérité est qu'il continuait de s'accrocher à l'espoir d'un retour au pouvoir.

*
**

Il aimait aussi.

*Je te vois. Tu brosses tes cheveux, tu les dénoues.
Je vois flotter sur tes lèvres un sourire pensif.
Demain, c'est jour de fête. Reçois cette orchidée,
Et tu découvriras sur la soie de ta robe,
Le poème pour toi que j'inscris dans ses plis.*

Et il connut la souffrance des séparations.

*Si la vie ne nous séparait pas,
Comment saurait-on qui on aime ?
Le vent d'automne vient puis s'en va,
Les souvenirs ne s'effacent pas.*

*Le voyageur traîne le pas
Sur le sentier de la colline.
Il sait : le pavillon est vide
Où vivait celle qu'il aimait.
On a gardé en vain
Les nids des hirondelles.
Elles ne sont pas revenues.
Les joies passées sont bien passées.
Entends-tu à la fin de la nuit qui pâlit
Le soupir du temps qui s'en va ?*

*
**

Sa réputation de poète s'établit. Un de ses poèmes se distribua partout dans l'empire.

*Depuis longtemps je regrette de ne plus m'appartenir,
Quand oublierai-je les soucis de mes activités ?
Le vent nocturne est calme et frémit à peine.*

*Partir d'ici sur un petit bateau,
Que le fleuve et la mer emmènent ce qui me reste à vivre.*

Lorsque les ministres qui avaient exilé son auteur l'eurent entre les mains, ils furent pris de panique. Fallait-il comprendre que Su Shi s'était enfui, en bateau, loin de son lieu de résidence forcée ? Avait-on perdu sa trace ? Se pouvait-il qu'il eût choisi la clandestinité et, peut-être profitant de son aura de poète, décidé de soulever le peuple ? Ces quelques vers ébranlèrent le centre de l'empire. Après délibération, l'affaire fut jugée trop grave pour que l'empereur lui-même n'en fût pas informé. Un cavalier partit aussitôt de la capitale et, tuant ses montures sous lui, parvint à Huangzhou. Réveillant le chef de l'administration locale, il le terrorisa d'une question : Su Shi avait-il échappé à sa surveillance ? Le malheureux, hagard, sachant qu'il y allait de sa tête, se précipita accompagné de l'officier vers la pente de l'est.

On trouva le poète endormi sur le sol de sa chaumière.

*
**

En 1085, le nouvel empereur congédia les réformateurs et rendit le pouvoir aux conservateurs : Su Dongpo fut rappelé à la capitale, au Grand Secrétariat. Puis il repartit en province, cette fois comme

gouverneur. À Hangzhou, sur le lac, il fit construire une digue splendide, ombragée de grands arbres et agrémentée d'un long pont de pierre, que l'on peut toujours traverser.

Neuf ans plus tard, les conservateurs sont à nouveau chassés, et il est exilé sur une île désolée, Hainan, loin de tout.

Nous vivons tous sur une île. Si l'on renverse une bassine d'eau et qu'un brin d'herbe flotte dessus, la fourmi qui s'y accroche s'affole, ne sait pas comment se sauver. Peu après, l'eau sèche, la fourmi peut reprendre son chemin et, en voyant ses congénères, elle leur dit en pleurant : « J'ai failli ne plus vous revoir. Comment aurais-je su qu'en un instant, il y aurait une route aussi large que l'espace qu'embrasse la vue. » En pensant cela, le sourire m'est revenu, et le douzième jour du neuvième mois de l'an 1098, buvant avec des visiteurs et étant un peu ivre, j'ai confié à mon pinceau d'écrire ces quelques notes sur du papier.

Il attendit encore deux ans au milieu de l'eau, accroché au brin d'herbe de son espoir. En 1100, alors qu'il avait soixante-deux ans, le nouvel empereur le rappela. Il mourut en chemin, à Changzhou.

*
**

*Un maigre croissant de lune s'accroche à de rares
platanes ;
Au plus profond de la nuit, les hommes deviennent
silencieux.
À ce moment, je vois des ermites aller et venir.
Dans la brume, la silhouette d'un héron solitaire ;
Effrayé, il tourne la tête.
Il semble regretter que personne ne le comprenne.
Il essaie toutes les branches gelées sans vouloir se percher,
Triste et solitaire, dans le froid d'un îlot.*

*
**

Parfois nos vies s'assombrissent et nous sommes ce héron affolé qui voudrait voler au loin mais doit se poser, épuisé alors que ne s'offrent à lui que des branches également glacées au contact desquelles ses pattes se brûlent tour à tour, l'empêchant de trouver le repos, notre détresse étant ignorée de nos proches même.

*
**

Parfois aussi elles s'éclairent, comme ce jour où s'ouvrent les portes d'une prison.

*Après cent jours, la liberté, presque le printemps.
Les années qui me restent je vivrai dans la joie,
La porte franchie, envie de danser, le vent sur le visage.
Au galop, mon cheval, les pies nous acclament.
Vidons une coupe de vin. Je rêve un rêve.
Prendre un pinceau, laisser venir à moi un poème.*

*
**

Mais de ces parfois, à la fin, que reste-t-il ?

*La vie de l'homme
L'empreinte d'une oie sauvage sur la neige
Envolé, l'oiseau est déjà loin.*

Mille ans aux neiges successives se sont égrenés depuis qu'il prit son envol. Je ne comprends ni sa langue, si complexe, ni son pays et son temps. Pourtant, debout dans l'ombre de sa mesure blottie au flanc de la montagne, un peu au-dessus du fleuve et de ses brumes, tenant entre ses mains une tasse de son mauvais alcool et sans doute un peu gris, il me sourit. Et, ensemble, nous allons marcher sous la lune ■

Références

- Pimpaneau Jacques [traducteur] (1998) *Biographie des regrets éternels. Biographies de Chinois illustres*, Arles, Philippe Picquier.
- Roy Claude (1994) *L'ami qui venait de l'an mil*, Paris, Gallimard.
- Su Dongpo (2003) *Sur Moi-Même. Traduit du chinois et présenté par Jacques Pimpaneau*, Arles, Éditions Picquier poche.